

Amira Doss, Robert Mabro, Habib Tawa

Alexandrie : nostalgie ou mémoire ?



La colonne Pompée

Cahier no 52

Avril 2008

Chers amis,

Dans le journal *Al-Ahram Hebdo* no 672 (25 au 31 juillet 2007) a paru un article signé par Amira Doss sur l'évolution d'Alexandrie après le départ des *Khawagat*. Cet article a suscité deux réactions parues dans la rubrique "Courrier" du même hebdomadaire, la première de Robert Mabro (no 675) et la deuxième de Habib Tawa (no 678).

J'ai pensé que ces documents pouvaient être rassemblés dans un Cahier **AAHA**, le but des cahiers étant de conserver la mémoire d'Alexandrie et parfois de susciter des réflexions sur son passé et son présent.

Sandro

- - - - -

Article paru dans *Al-Ahram Hebdo* no 672 (du 25 au 31 juillet 2007)

ALEXANDRIE

Au fil des ans, la capitale du cosmopolitisme n'a cessé de se transformer. Elle a cédé beaucoup de son charme et face à la montée du conservatisme religieux, ses anciens habitants n'ont d'autre choix que vivre dans la nostalgie.

Au grand désespoir d'Alexandre.

C'est par une nuit de l'année 331 av. J.-C. que l'idée lui vint. Alexandre le Grand voulait construire une ville qui porterait son nom. Il rêve d'Homère qui lui parle de cette île. Au réveil, il part la voir et commence à tracer ses contours. Son nom indique sa singularité. Destinée à devenir une capitale, elle fut le premier port d'Égypte. Avec sa fameuse Bibliothèque, elle devient l'un des plus grands foyers culturels de la Méditerranée. Elle a toujours été une ville mythique, longtemps qualifiée la capitale du cosmopolitisme. Mais au fil des ans, elle n'a cessé de se transformer. Sa structure et sa vie sociale ont entièrement changé même si le souvenir de la grande et belle époque reste présent dans les rues et gravé à jamais dans les mémoires.

Un papier récemment publié par l'agence Associated Press tente d'expliquer comment cette ville a connu des grandeurs et des décadences successives, des changements très forts qui ont effacé toutes les traces de la ville d'Alexandre. *"Alexandrie a divorcé avec ses traditions libérales et son style de vie émancipé pour adopter un conservatisme religieux. C'est le cas de toute l'Égypte, mais vu le passé glorieux de la cité méditerranéenne il n'y a aucun autre endroit où le changement peut être aussi flagrant. Les femmes ne portent plus de maillot de bain, les plages de la ville sont devenues populaires, celles qui veulent se baigner se protègent de l'obscurité de la nuit et se dissimulent derrière leurs galabiyas..."*, explique le rapport.

Au bord de la Méditerranée, sur un immense front de mer, cette ville de 6 millions d'habitants ne peut que vous marquer. Difficile de découvrir les traces de la cité cosmopolite remplacées par ce visage d'une ville défigurée par l'exode rural et les origines de ses nouveaux habitants.



Plage de Stanley, années 50

En se baladant sur sa corniche et ses petites ruelles, on a l'impression de visiter une simple station balnéaire destinée à la classe populaire. Plages, cafés, magasins, appartements et même vendeurs ambulants, tout est au service de ces estivants au budget modeste. Prix modérés, plages publiques, la ville vit pendant les mois d'été sa saison prospère. Embouteillages, bruit, chaos, le lustre de la belle époque s'est éteint.

Cette ville était caractérisée par un étonnant mélange de races, de communautés, d'identités, de langues et de cultures. Un espace qui accueillait Arméniens, Juifs, Libanais, Maltais, Français, Anglais, Grecs, Italiens et même Maghrébins. *"Au début de l'ère nassérienne, elle a commencé à se défaire de son cosmopolitisme, de sa méditerranéité, pour devenir une ville purement égyptienne. Elle a dû renoncer à sa culture et ses aspirations, à son lustre et son exception"*, regrette Milad Hanna, urbaniste.

Ce vieil expert confie avoir vécu les plus belles années de sa vie dans cette ville quand il était encore étudiant en génie civil à l'Université d'Alexandrie. *"Dans les années 1940 et 50, j'avais l'habitude de prendre le tramway pour me déplacer d'un quartier à l'autre. Tout le long des stations de la ligne d'Al-Raml, j'écoutais un mélange de langues, je croisais des visages de toutes les cultures, cet amalgame et cette découverte de l'autre étaient un plaisir en soi"*, se rappelle-t-il.

C'est cette image nostalgique de la ville qu'il garde toujours dans sa mémoire. Mais, il faut l'avouer, elle n'est qu'illusoire. Alexandrie a tout cédé : ce qui faisait son charme et ce qui constituait sa particularité.

Arrivé sur place, on est frappé par ce bouleversement qui a secoué la ville. La nostalgie imprègne tout. Vieilles et majestueuses bâtisses, tramway, rues, dialogues quotidiens. Ceux qui ont connu les années de gloire de la ville ne peuvent pas échapper à ce sentiment douloureux.



Plage de Stanley, années 50

"Regardez comment elle est devenue. Les plages sont presque effacées vu l'invasion des estivants venus des provinces et des villages voisins. Ces plages ont vu la naissance des plus belles histoires d'amour. Les films en noir et blanc peuvent vous donner une idée de l'état de la ville au début du siècle dernier. Aujourd'hui, les estivants ayant les moyens l'ont désertée et sont partis à la Côte-Nord pour être à l'aise. Une femme habillée en maillot de bain oserait-elle approcher la plage en présence de ces estivants ?", s'indigne Choukri, vendeur d'objets antiques. Dans son quartier de Loran (Laurens), tout a changé. Il confie avoir des souvenirs dans chaque coin. Mais, il ne retrouve plus les mêmes endroits ni les mêmes personnes. Un sentiment que Youssef Chahine a exprimé dans sa série de films sur la ville et qui ont tous été prisonniers de cette même nostalgie.

En effet, pendant les cinq dernières décennies, Alexandrie a été submergée par des vagues d'exode rural. Ces nouveaux habitants venus surtout de la Haute-Egypte et des provinces *"lui ont arraché son âme. Ces occupants n'ont rien de commun avec l'élite qui habitait la ville et pour qui elle était conçue. Ce décalage a fait de la ville*

une société de ruraux. Aujourd'hui, le contraste est flagrant : des villageois ont habité une cité européenne sans être saisis de sa culture. Juste comme si une famille populaire avait habité un palais qui a toujours appartenu à un pacha", ironise Hanna.

Une image devenue mirage

Pire : Alexandrie est aujourd'hui une ville d'habitat informel. Ses bâtiments victoriens, italiens, français et grecs, ses larges avenues et ses places haussmaniennes, ses anciennes villas de luxe et ses palais sont presque invisibles face à la construction croissante d'immeubles multi-étages et sans aucun goût. Les restaurants de fast-food ont remplacé ses anciens bars, cafés et cinémas. Un changement très fort de langues, de coutumes et surtout de population. *"Le cœur de la ville, entre la station d'Al-Raml et la place Saad Zaghloul, n'a été que peu touché",* indique Choukri.



Plage de Glyménopoulos, années 50

Seule différence : les habitants. Les Alexandrins ont perdu leur attachement à la Méditerranée pour adopter des modes de vie de plus en plus conservateurs. *"Dans la plupart des circonscriptions, les candidats des Frères musulmans remportent largement la plupart des sièges",* indique le papier de l'Associated Press. Islam Abdel-Hamid, responsable de la coordination entre les membres des Frères musulmans à Alexandrie, le dit avec fierté : *"Nous travaillons de près avec l'homme*

de la rue. Dans tous les quartiers, nous ne ratons aucune occasion pour prouver aux gens que nous les soutenons. Et la preuve : au cours des dernières législatives, 9 membres des Frères musulmans ont présenté leurs candidatures et 8 d'entre eux ont occupé des sièges. C'était une victoire sans précédent dans l'histoire de notre mouvement".

L'article de l'*Associated Press* raconte l'histoire d'une jeune Alexandrine qui fait des études de restauration et qui, en rentrant dans le musée d'antiquités, décide de couvrir d'un tissu, de la tête aux pieds, la statue nue de la déesse grecque de la beauté, Aphrodite. L'étudiante alexandrine et la déesse de la beauté ne font que révéler les deux visages antagonistes d'Alexandrie.

Aujourd'hui, l'islamisme ne cesse de gagner du terrain dans la ville. Dans le quartier populaire de Moharram Bey, les graffitis ornant les murs révèlent la tendance conservatrice de ses habitants. *"La prière est le fondement de votre foi", "Celui qui boit de l'alcool est un mécréant", "Je remercie Dieu parce qu'il m'a montré le chemin et m'a guidée pour porter le voile"*. C'est ce même quartier qui a vécu en octobre 2005 des affrontements interconfessionnels causant la mort d'un copte et la destruction de dizaines de boutiques.

Hadir est une habitante du quartier chic de Zizinia. Cette jeune femme qui a épousé un jeune Alexandrin du quartier de Loran (Laurens) a toujours vécu en ghetto. *"Ces quartiers de l'élite fermés sur eux-mêmes ont tout fait pour garder leur élégance et leur structure démographique"*. Hadir admire les travaux esthétiques effectués dans sa ville. *"Les façades sont repeintes, les statues sont restaurées et décorent les places, les travaux de collecte d'ordures se poursuivent, etc."*. Pourtant, Hadir s'adapte difficilement aux bouleversements sociaux qui ont secoué sa ville.

Gisèle Boulad, écrivaine alexandrine, qualifie sa ville de *"pauvre"*. *"Il n'y a plus ce raffinement d'autrefois ni cette joie de vivre ; l'aspect cosmopolite n'est plus visible. Cette communauté avait son influence sur la culture des Alexandrins. Autrefois, on ne savait même pas qui était musulman, chrétien ou juif. En nous baladant dans la rue Fouad, des musiques italienne et française provenaient des balcons. Aujourd'hui, la classe populaire submerge et le cosmopolitisme ne se fait plus remarquer"*.

Pourtant, Boulad continue à rêver. Elle considère qu'il y a quand même des tentatives pour que la ville revive sa gloire d'antan. *"Il y a du progrès et la culture s'épanouit de nouveau. La Bibliothèque d'Alexandrie déploie de gros efforts. Les expositions et les conférences se succèdent. Ce qui peut contribuer à créer une élite nouvelle"*.

La renaissance de la Bibliothèque d'Alexandrie avait pour but de redonner un souffle au tourisme culturel, un moyen de faire revivre la gloire de la ville.

Pour Milad Hanna, Alexandrie gardera, malgré toutes ces mutations, son cachet particulier. *"La mer qui l'entoure, le regard sur l'autre rive et sur d'autres horizons sans fin confèrent à ses habitants un esprit plus épanoui, plus tolérant et plus ouvert au dialogue"*, conclut-il.

Amira Doss

Article paru dans *Al-Ahram Hebdo* no 675

La nostalgie alexandrine

L'image nostalgique d'une Alexandrie cosmopolite, qui était là et qui n'est plus, fait couler beaucoup d'encre depuis un nombre d'années. Il faut pourtant se méfier. La nostalgie est du domaine des émotions ; elle ne rend jamais justice à la réalité. Elle se réfère aux souvenirs roses de l'enfance ou de l'adolescence. Elle exprime la souffrance de ceux qui ont été soudainement arrachés à leur ville et obligés de partir vers d'autres rivages. Garder un attachement, c'est bien ; mais embellir des souvenirs souvent assez flous ne peut que trahir une réalité toujours très différente. Pour saisir cette réalité, il faudrait quand même appliquer le froid scalpel de la raison.

Une Alexandrie habitée par une grande minorité de non Egyptiens a bien sûr existé. On la décrit comme cosmopolite parce que des Grecs, Italiens, Juifs, Maltais, Arméniens, Chawam (Levantins) et bien d'autres se côtoyaient. On parlait plusieurs langues, chacun la sienne dans sa communauté ; le français (*lingua franca* de l'époque) ou un arabe élémentaire en dehors de sa communauté.



Mosquée Abou el Abbas el Morsi, années 50

Le cosmopolitisme alexandrin excluait les Egyptiens qui constituaient pourtant la majorité de la population de la ville (entre 75 % et 90 % selon les époques). Comme Naguib Mahfouz le disait dans une interview avec Mohamed Salmawy ayant décrit

la belle ville européenne et tout ce qu'elle offrait : *"Tout cela était pour les étrangers. Nous ne pouvions que l'observer de l'extérieur"*. Et principalement pour cette raison, le cosmopolitisme était dépourvu de substance. Il lui manquait la profondeur qu'apporte l'intégration. Les liens entre les diverses communautés non égyptiennes et le monde égyptien existaient dans le travail et les affaires mais étaient rares dans d'autres domaines. Pour assurer la paix et éviter des frictions intercommunautaires, parler de religion ou de politique (en dehors de sa communauté) était tabou. L'exogamie n'était pas fréquente et était en général mal vue. La langue est l'instrument essentiel de l'intégration sociale et de la fécondation culturelle. Mais la plupart des non Égyptiens — à l'exception d'une partie des Chawam — ne parlaient pas un arabe convenable et très peu savaient bien l'écrire.



Fort Kaitbay, années 50

On ne saurait trouver une symbiose entre la culture arabe et celles, nombreuses, des divers cosmopolites. Le cosmopolitisme alexandrin n'a pas produit une culture spécifique parce qu'il ne pouvait pas se dégager de sa superficialité.

Les nostalgiques d'aujourd'hui essaient de suppléer à cette déficience en réclamant pour Alexandrie la gloire littéraire d'Ungaretti, Cavafis, Durrell, Tsirkas et Cialente. Alexandrie a certainement inspiré la poésie d'Ungaretti comme l'a montré la professeur Ferial Ghazoul. Les thèmes de l'Alexandrie antique dominent la poésie de Cavafis. Durrell a imprimé dans l'imaginaire occidental une Alexandrie re-crée au-delà de toute réalité par son propre imaginaire. Par contraste, l'Alexandrie de Tsirkas et de Cialente est très proche de sa réalité. Alexandrie est

thème et influence chez tous ces écrivains et bien d'autres ; mais ont-ils influencé ou aidé à créer une culture alexandrine ? Alexandrie a beaucoup donné, mais a très peu absorbé. Elle ne le pouvait pas, car chaque auteur écrivait dans sa langue, ce qui limitait son audience à un groupe restreint, et, dans ces groupes mêmes, il ou elle était largement méconnu.

Bien qu'on ne puisse pas parler d'une culture commune et de valeur chez les cosmopolites alexandrins, il faut reconnaître qu'un esprit alexandrin existe et qu'il a beaucoup enrichi notre vie là où nous avons atterri de par le monde. Un ensemble d'humour que nous devons à l'Egypte, d'hospitalité que nous devons à l'Orient, d'hédonisme méditerranéen et d'accoutumance à la diversité.



Place Mohamed Ali, années 50

Un autre concept décrit mieux la réalité de cette Alexandrie cosmopolite. Depuis le début de son existence dans les années 1860 ou 1870 jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, nous avons affaire à une société coloniale. Les étrangers jouissaient des privilèges des Capitulations et de la juridiction des Tribunaux Mixtes. Ils étaient protégés par la présence depuis 1882 de l'armée britannique ; et ce rôle assumé par le gouvernement de Sa Majesté était mentionné comme nécessitant des garanties dans toutes les négociations, tenues avec les Anglais entre 1920 et 1947, pour l'indépendance et l'évacuation de l'Egypte. On méprisait les Egyptiens, appelés péjorativement "arabes", indigènes ou "barbarins". Le racisme, heureusement pas généralisé, était quand même présent comme attitude plutôt qu'agression. On le trouve en filigrane dans l'ouvrage pourtant tardif

d'André Aciman "*Out of Egypt*". Jusqu'aux années 1930 ou 40, la mentalité était proche de celle des petits Blancs.

La nostalgie alexandrine méconnaît des aspects importants de l'Histoire. Elle imagine un monde cosmopolite harmonieux où tout le monde était libre et heureux. Harmonieux ? Il y avait des tensions entre Grecs et Italiens ; une méfiance énorme des chrétiens orthodoxes à l'égard des juifs ; une arrogance et une distance chez les Anglais, heureusement peu nombreux.

Libre ? Oublie-t-on toutes les contraintes sociales et morales qui limitaient les champs de l'action, du discours et des relations ?

Heureux ? On oublie que la majorité des non Egyptiens faisaient partie des petites classes moyennes, et que beaucoup étaient pauvres. La lutte pour survivre avec de petits salaires causait bien des souffrances.

L'histoire d'Alexandrie est celle d'une dynamique qui depuis 1882, ou même avant, a voulu récupérer l'enclave étrangère pour l'Égypte. Alexandrie a joué un grand rôle dans la lutte pour l'indépendance en 1882, 1919, 1921/2 et en 1947. Mais toutes les émeutes et manifestations étaient aussi dirigées contre les étrangers. De manière plus pacifique, la population égyptienne, très lentement d'abord, mais à un rythme de plus en plus élevé dès les années 1940, a pénétré l'enclave cosmopolite au centre-ville et à Ramleh. La migration rurale fait partie de cette dynamique dans sa dimension démographique. Il ne faut pas oublier que la résurrection d'Alexandrie par Mohamad Ali a causé une émigration ininterrompue du Delta et de la Haute-Égypte vers Alexandrie. Ce sont ces ruraux qui ont creusé de leurs mains le canal de Mahmoudiya, construit l'infrastructure de la ville et ont travaillé au port, dans les usines, le secteur des services et la construction. Ce sont eux qui ont souvent exécuté les tâches les plus ardues.

Alexandrie n'est plus "*ad Aegyptum*", ni en Égypte, comme le serait un corps étranger importé. Elle est égyptienne, part intégrale de l'Égypte avec tout ce qu'on y aime et tout ce qu'on déplore. Est-elle défigurée ? Les jardins de Bulkeley, les plus beaux d'Alexandrie d'après E. M. Forster, ont disparu. Les villas ont émigré le long de la côte ouest au-delà de Agami comme elles avaient émigré au XIX^e siècle de la ville turque aux bords du Canal Mahmoudiya, et plus tard du canal à Moharram Bey et enfin à Ramleh. Alexandrie est en mouvement au même rythme que l'Égypte. Nouvelles figures, différentes des anciennes, tout en conservant certaines caractéristiques communes.

Ce qui faisait la beauté d'Alexandrie, c'était bien l'ouverture sur la mer. Le reste était parfois délabré comme en témoignent beaucoup d'anciennes cartes postales. La mer et la corniche sont toujours là. Ceux qui aiment l'Égypte ne peuvent pas ne pas aimer Alexandrie dans sa nouvelle figure qui n'est que l'extension géographique et sociale d'une Alexandrie qui a toujours existé, mais que la plupart des nostalgiques ne connaissaient pas.

Robert Mabro, Alexandrin 1934-1960,

Fellow de St Antony's College et de St Catherine's College à l'Université d'Oxford.

Article paru dans *Al-Ahram Hebdo* no 678

Alexandrie, par delà la nostalgie

Le brillant article de Robert Mabro critique l'exaltation du cosmopolitisme alexandrin. Il y démêle l'écheveau de l'affectivité, du souvenir, des regrets et des brumes de la mémoire, les soumettant au « *froid scalpel de la raison* ». Relativisant le mythe, il rappelle la présence d'une majorité d'Égyptiens, à toutes les étapes de l'Alexandrie des deux derniers siècles, et bouscule certains préjugés. Même si, Grecs, Italiens, Juifs, Maltais, Arméniens, Chawam, Turcs, Albanais et autres Levantins ont dynamisé cette cité, l'ont modelée et y ont créé son atmosphère si particulière ; c'est souvent des Égyptiens qui l'ont bâtie de leurs mains, de leur volonté et même de leurs deniers. Cette présence, faussement muette, a façonné la ville en conjonction avec ceux qui y tenaient le haut du pavé. La cité des Cavafis, Tsirkas, Ungaretti et autres *khawagat*, était certes, comme son antique aïeule, une cité méditerranéenne où se croisaient, s'affrontaient et s'échangeaient races, langues et religions, mais c'était aussi, comme son ancêtre, une métropole égyptienne.



Gare de Ramleh, années 50

En recentrant le débat, Mabro invite à l'élargir, à l'enrichir. Mais pour comprendre cette Alexandrie, il faut l'insérer dans le contexte historique de l'Égypte d'alors.

Or, cette Égypte est celle de la dynastie fondée par Mohammed Ali, cette suite de pachas, de khédives et de rois, décidés à bâtir un empire et qui géraient le pays avec cette ambition. Leur projet était né avec le fondateur, dont les armées arrivèrent aux portes de Constantinople, affirmant vouloir sauver l'empire ottoman de l'effondrement. Il s'est illustré avec Ismaïl, qui se ruina à adapter son pays à la modernité. Il s'est achevé sous Farouq qui se proclama imprudemment « roi d'Égypte et du Soudan » en 1951, ignorant qu'il avait franchi une ligne rouge. Les uns comme les autres ont subi le coup d'arrêt des puissances européennes, décidées à les mettre sous tutelle. A chaque fois, ils ont tenté d'y échapper en recourant aux compétences d'expatriés de toutes origines, qu'ils invitaient à s'établir dans la Vallée du Nil, pour y diffuser leur savoir-faire et y bâtir une puissance. En cela, ils reprenaient une pratique ottomane multiséculaire. Or l'empire de Selim et de Soliman le Magnifique n'était pas un Etat colonisé, aussi qualifier de coloniale sa copie égyptienne ne semble pas approprié ; même si les Anglais ont ensuite tenté de l'instrumentaliser à leur profit, comme ils l'ont fait avec l'ensemble des acteurs de la vie égyptienne (1).



Place Saad Zaghloul, années 50

Dans ce cadre, l'Alexandrie cosmopolite n'était que la face émergée d'un projet de modernisation volontariste de l'Égypte. On en trouve des traces visibles au Caire et dans la région du canal de Suez, mais, pour qui sait regarder, elles sont partout présentes, de Tanta à Kom Ombo et de Mansourah à Fayoum. La disparition de la

dynastie en 1952 s'est accompagnée du départ rapide de ceux qui étaient là pour servir son dessein. Elle fut suivie de l'effacement progressif de leur influence.

Aujourd'hui, l'« *Egypte a été rendue au Egyptiens* », selon le vœu de Moustapha Kamel. En un demi-siècle, ses communautés étrangères, réduites comme une peau de chagrin sont devenues de simples survivances. Après cette réappropriation, le débat sur l'Egypte de demain ressurgit et anime de nombreux cercles de pensée. Aussi, le bicentenaire de l'accession au pouvoir de Mohammed Ali a-t-il été l'occasion, en décembre 2005, de passionnants débats au sein de l'université égyptienne. Organisés au ministère de la culture au Caire, puis à la Biblioteca Alexandrina à Alexandrie, ces conférences et ces tables rondes ont permis à d'éminents spécialistes d'interroger l'avenir de l'Egypte, à la lumière de son passé.



Bureaux de l'OMS et Mosquée d'Al-Kaid Ibrahim, années 50

A ce type de discussions, le grand nombre ne participe pas. Pour l'écrasante majorité des Egyptiens, le choix ne se pose qu'entre deux modèles implicites de société. D'une part, un projet fondamentaliste, d'inspiration wahhabite, souhaite enrégimenter la société dans un rigorisme étouffant, accompagné d'exigences pointillistes, loin de l'esprit de tolérance qui habite l'islam égyptien. Il se double du côté copte d'une mise au pas stricte des fidèles par le clergé. D'autre part, un projet qui ne dit pas son nom est celui de l'américanisation à outrance. A côté du côté sympathique des jeans et des MacDonald, se profile le culte de la force et de l'argent, la marchandisation de l'individu et de la société, c'est-à-dire leur déshumanisation. Il est donc urgent de fournir au peuple d'autres alternatives,

d'autres objets de réflexion, plutôt que de le laisser s'enfermer dans un dualisme stérile.

En ce sens, le cosmopolitisme d'Alexandrie, ou plutôt l'ouverture au monde de l'Égypte sous la dynastie de Mohammed Ali, a été riche d'enseignements positifs, même si ce processus historique n'a pas atteint sa pleine maturité. Après tout, l'Alexandrie antique avait bénéficié de plusieurs siècles d'élaboration et pourtant, tensions et violences intercommunautaires n'ont cessé de s'y déchaîner. En réalité, le système parfait n'existe pas. Il est en revanche bénéfique de diffuser divers points de vue, de rappeler le passé pour relativiser le présent, de voir les choses sous d'autres angles et de se faire une opinion, loin des espaces pré-balisés. Voilà pourquoi il faut féliciter Amira Doss d'être sortie des sentiers battus et l'encourager à persévérer. Une bataille pour la culture est en cours. Il serait malvenu de laisser le champ libre aux exaltés ou aux cyniques.

Habib Tawa, Alexandrin jusqu'en 1962

Membre de la Société Asiatique (Paris), Docteur en Histoire (Paris IV Sorbonne)

(1) L'occupation de l'Égypte par l'Angleterre, à partir de 1882, s'est accompagnée de manœuvres destinées à isoler la monarchie de ses soutiens naturels et à la mettre au pas. Londres s'était imposée par la force, elle intrigua pour se maintenir. Elle a d'abord brandi la menace ottomane et même mahdiste. A partir de 1919, elle s'est ingéniée à dresser le Wafd contre le roi et vice-versa, affaiblissant ainsi tout pouvoir égyptien et renforçant son emprise par ce jeu de bascule. Elle s'est aussi autoproclamée protectrice des minorités, qui étaient pourtant là bien avant sa présence. Simultanément, elle excitait les sentiments xénophobes, espérant ainsi s'attacher les étrangers.



Palais de Montaza, années 50